

## Le bestiaire

Qu'ils soient réels ou imaginaires, les animaux sont très présents dans les œuvres du musée des Beaux-Arts de Dijon. De l'Antiquité à nos jours, ils inspirent de nombreux artistes qui les représentent pour leur signification symbolique ou les intègrent dans des histoires. Ces artistes font alors preuve d'une grande richesse d'imagination. Lorsqu'il s'agit de représenter un animal fantastique, ils créent, recomposent, assemblent... Quant au bestiaire courant, il est plus ou moins réaliste suivant les époques : certains artistes tentent de représenter des animaux inconnus, qu'ils n'ont jamais vus, d'autres prennent des libertés ou, au contraire, se mettent en quête de la représentation la plus détaillée possible.

Découvrons ensemble une partie de ce merveilleux bestiaire...

Pour compléter cette visite, nous vous proposons de découvrir le **NOMADE** du Musée des Beaux-Arts de Dijon.

## UN GUIDE MULTIMEDIA POUR TOUS



Une application gratuite à télécharger,  
disponible sur votre store :

Tapez dans la barre de recherche "Nomade MBA"

L'application est reconnaissable à son logo



Les œuvres présentées ici peuvent faire l'objet d'une analyse détaillée consultable dans l'application Nomade ainsi que les salles dans lesquelles elles se trouvent: Elles sont aisément repérables grâce à cette icône.



# Anonyme suisse, *Saint Jérôme et une donatrice*, 1516, peinture à l'huile sur bois et Anonyme suisse, *Saint Christophe et le donateur Niklaus Eberler*, 1516, peinture à l'huile sur bois



Ce retable a été réalisé vers 1516 par un anonyme Suisse, ce qui veut dire que nous ne connaissons ni l'atelier, ni l'artiste qui a pu le peindre.

Sur le panneau droit de ce diptyque, des animaux et des créatures fantastiques sont représentés devant saint Christophe. L'histoire de ce saint est narrée par le peintre à travers plusieurs épisodes imbriqués dans un même espace. Ainsi, saint Christophe apparaît plusieurs fois sur la même œuvre, selon un procédé couramment utilisé au Moyen Âge pour représenter une histoire.

Saint Christophe, qui porte sur ses épaules l'Enfant Jésus, aide ce dernier à traverser une dangereuse rivière.

Le nom du saint provient des mots grecs *Khristos*, le Christ, et *phorein* qui signifie porter. Ainsi, il est littéralement « celui qui porte le Christ ».

L'histoire de saint Christophe est racontée dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine écrite au XIII<sup>e</sup> siècle. Cet ouvrage, qui a connu un succès considérable, raconte la vie et le martyre d'environ cent-cinquante saints et saintes, tout en suivant le calendrier liturgique.



© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay

Observez attentivement ce détail : une étonnante créature apparaît dans l'eau de la rivière.

Il s'agit d'une sirène qui possède une double queue de poisson et n'a pas de bras. Elle symbolise les dangers de la navigation et de la traversée des eaux et, par extension, la mort.

De tout temps, la mort par noyade était jugée particulièrement horrible et infamante : la mer prive celui qu'elle emporte de sépulture, gardant le corps du disparu dans l'obscurité des profondeurs qui sont souvent associées à l'Enfer.

En revanche, durant l'Antiquité, les sirènes étaient représentées comme des créatures féminines dotées d'ailes d'oiseau.



© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay

## Mythologies grecques et romaines

Chez les auteurs antiques comme Ovide, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, les sirènes sont des nymphes chargées de retrouver la fille de la déesse Déméter, prénommée Perséphone. Cette dernière a été enlevée par le dieu Hadès, roi des Enfers. Pour aider les sirènes dans leur quête, Déméter transforme leur bras en ailes d'oiseau afin de leur permettre de chercher Perséphone sur la terre aussi bien que sur la mer. Malheureusement, Perséphone reste introuvable. Selon les *Métamorphoses* d'Ovide, les dieux arrachèrent alors les plumes des sirènes, les condamnant à rester au sol.

## Ulysse et les sirènes dans l'Odyssee d'Homère

D'après le récit homérique, Ulysse rencontre lui aussi des sirènes lors de son *Odyssee*. Par leur beauté et leur chant envoûtant, elles attirent les marins et les entraînent dans la mer pour les dévorer. Sur les conseils avisés de la magicienne Circé, Ulysse demande à ses compagnons de se boucher les oreilles avec de la cire et de ne pas répondre à ses supplications. Désireux d'entendre leurs voix, il se fait attacher au mât du bateau, ordonnant à ses hommes de ne le libérer sous aucun prétexte.



© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay

Dans l'imaginaire collectif, il ne reste plus grand-chose des monstres aux allures de vampires mentionnés dans l'*Odyssee*. Le chant des sirènes est devenu un lieu commun lié à l'envoûtement provoqué par la poésie et la musique.

## Littérature médiévale

Si la sirène est en soi un emprunt direct à la mythologie antique, en revanche, la transformation de la sirène oiseau en sirène poisson semble bien être le fait des auteurs médiévaux.

La première version des sirènes à queue de poisson se trouve dans le *Liber Monstrorum*, un recueil du début du VIII<sup>e</sup> siècle, qui décrit les monstres de la mythologie.

On y lit la définition suivante (chapitre VIII) : « sirènes : jeunes filles des mers qui trompent les navigateurs par leur beauté et leurs chants très doux ; de la tête à l'ombilic, elles ont un corps de jeune fille, elles ont cependant des queues recouvertes d'écailles avec lesquelles elles restent dans l'eau. »



# Charles-André Van Loo, *Saint Georges terrassant le dragon*, 1741, peinture à l'huile sur toile

Dans cette scène de combat, réalisée par Carle Van Loo en 1741, le chevalier en armure saint Georges, monté sur un cheval cabré, délivre une jeune princesse d'un dragon sur le point de la dévorer.

L'étrange créature est maintenue à terre, la lance du chevalier plantée dans sa gorge. De la même manière qu'un grand nombre d'artistes de son époque, Van Loo imagine un dragon en assemblant différents animaux réels. Il parvient ainsi à créer un monstre repoussant à la tête et au corps de louve, recouvert de poils mais aussi d'écailles de poisson sur les membres inférieurs, affublé d'une queue de serpent, d'ailes de chauve-souris et de griffes semblables à des serres de rapace !

Selon la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, écrite au XIII<sup>e</sup> siècle, le dragon terrassé par saint Georges, aurait eu la vie sauve et serait devenu une créature inoffensive. L'histoire raconte que la princesse ramena la bête domptée et tenue en laisse jusqu'à la ville de Lydda. Saint Georges négocia alors que l'ensemble de la population se convertisse au christianisme.

Historiquement, la légende est issue des exploits de Georges de Lydda, chevalier né à la fin du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, ayant ramené la paix en mettant fin aux agissements de brigands perses qui semaient la terreur. Leur chef se faisait appeler « Nahfr », ce qui signifie « serpent » ou « dragon ».

Cette représentation de saint Georges terrassant un dragon s'inscrit dans une riche tradition picturale qui symbolise la victoire de la foi chrétienne, ou du Bien, sur les forces du Mal. Ainsi, le dragon incarne le Diable dans l'art religieux occidental, et par extension l'idée de la peur, du mal, ou encore des tentations.





**Carle van Loo**, ou Charles André van Loo, est né à Nice le 15 février 1715. Descendant d'une famille d'artistes, il est le fils du peintre Louis-Abraham van Loo (1641-1712), et le petit-fils du peintre néerlandais Jacob van Loo (1614-1670). C'est son propre frère, Jean-Baptiste van Loo (1684-1745), qui se charge de son éducation artistique. À Rome, où il poursuit sa formation, il reçoit également l'enseignement du peintre baroque Benedetto Luti et du sculpteur français Pierre Le Gros.

Obtenant en 1724 le prestigieux Prix de Rome, Carle Van Loo parvient à se faire reconnaître comme un artiste de talent et connaît une brillante carrière, recevant des commandes royales, de la Manufacture des Gobelins, ou encore de l'aristocratie.

Il devient « premier peintre du roi » Louis XV en 1762 et directeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1763.

### Une commande de la chartreuse de Champmol

En 1741, Carl Van Loo reçoit une commande de la part des moines de la chartreuse de Champmol, près de Dijon, qui souhaitent moderniser le décor de leur église. Il réalise alors pour le chœur des frères deux peintures très décoratives, témoignant de la virtuosité technique de l'artiste et de l'élégance de son style : *La condamnation de saint Denis* et *Saint Georges terrassant le dragon*.

Ces deux œuvres sont destinées à remplacer deux retables médiévaux, considérés alors comme démodés, dont le *Retable de Saint Georges* réalisé par un anonyme bourguignon, également présenté au musée des Beaux Arts de Dijon. Sur ce dernier, le dragon est figuré comme une créature reptilienne rappelant le lézard, terrassée par le chevalier qui lui enfonce sa lance dans la gorge.



Charles-André Van Loo, *La condamnation de Saint Denis*, 1741, peinture à l'huile sur toile,  
© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay



Anonyme bourguignon, *Retable de saint Georges*, milieu du XVe siècle, peinture à l'huile sur bois transposé sur toile marouflée sur panneau  
Dépôt (avec échange) du Musée du Louvre, 1968, R.F. 657  
© Musée des Beaux-Arts de Dijon/ François Jay

# Jacopo Bassano, *L'Entrée des animaux dans l'arche* Vers 1570, Peinture, Huile sur toile



Cette peinture du XVI<sup>e</sup> siècle, provenant de l'atelier de l'artiste vénitien Jacopo Bassano, nous donne à voir de nombreux animaux. Ils sont présentés par deux pour la plupart, un mâle et une femelle. À leurs côtés, des hommes et des femmes réunissent quelques affaires et guident les animaux vers l'immense navire que l'on devine à l'arrière-plan, sous le ciel sombre et menaçant. Certains d'entre eux embarquent à l'aide d'une rampe.

Cette composition ne laisse aucun doute quant au sujet représenté : il s'agit de l'épisode biblique de l'arche de Noé, tiré de l'Ancien Testament. Dieu envoie un déluge de pluie qui s'abat sur la Terre pendant quarante jours et quarante nuits afin de punir les hommes de leur méchanceté et de leur corruption ! Noé, un homme juste et bon, est alors chargé de construire un navire fermé, une arche, et d'y réunir sa famille ainsi qu'un couple de chaque espèce animale terrestre afin de les sauver.

Transfert de l'État à la Ville de Dijon, Musée du Louvre, Paris  
Dépôt de l'État de 1812, transfert définitif de propriété à la Ville de Dijon, arrêté du Ministre de la Culture du 15 septembre 2010  
© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay





Transfert de l'État de 1812, transfert définitif de propriété à la Ville de Dijon, Musée du Louvre, Paris  
septembre 2010  
© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay

Le thème de *l'Entrée des animaux dans l'arche* a été traité à plusieurs reprises par l'atelier des Bassano. La version originale signée de Jacopo Bassano est conservée au musée de Kroměříž en République tchèque et a été copiée de nombreuses fois.

Pour ce célèbre peintre animalier, le choix de ce sujet est un beau prétexte pour faire la démonstration de son talent. Un soin particulier est accordé aux détails des animaux domestiques, de basse-cour et de la forêt qui sont majoritairement placés au premier plan. Cependant, la représentation des animaux exotiques, comme les lions et le chameau, est moins exacte et semble plus hésitante. En effet, ces espèces vivant dans des pays éloignés sont bien moins connues des artistes occidentaux, à l'exception des singes que l'on pouvait alors souvent observer dans les ménageries princières.

### Le couple de lions

Les deux lions sur la rampe sont représentés d'une manière curieuse : même si les corps se rapprochent de la réalité, leurs gueules semblent aplaties. Quant aux crinières, elles tiennent plus de la perruque que de la touffe de crin et manquent de panache ! Mais le plus étrange reste que nous sommes face à deux lions mâles et non un mâle et une femelle comme le veut la tradition...



### Le chameau caché

Mais s'agit-il réellement d'un chameau ?... Caché derrière un arbre, il ne nous dévoile que sa tête, tandis que son corps reste tapi dans l'ombre. Il est donc impossible de déterminer le nombre de bosses qu'il possède. Cette représentation plus que discrète du camélidé est peut-être due à une méconnaissance de l'animal de la part de l'artiste.



© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay

### Escargot solo

Le mâle ou la femelle de certaines des espèces animales présentes ici n'est pas forcément visible. C'est le cas du cheval à gauche ou encore de l'escargot en bas à droite du tableau. Mais concernant ce dernier, s'agit-il du mâle ou de la femelle ? Difficile de le savoir ! D'autant que les escargots sont tantôt mâle, tantôt femelle au cours de leur vie puisqu'ils ont la particularité d'être... hermaphrodites !

### « Le chat-sseur »

En position d'attaque et les yeux fixés sur les tortues face à lui, il ne fait aucun doute que ce chat a trouvé sa prochaine proie. À l'époque de Bassano, le chat est surtout apprécié pour ses talents de chasseur de nuisibles, tels que les souris et les rats, plus que pour ses qualités d'animal de compagnie...



# Emmanuel Fremiet, *Souris à huître*, 1860-1880, bronze

Une souris assise sur une coquille d'huître, voilà un sujet plutôt inhabituel dans l'histoire de l'art ! Mesurant moins de dix centimètres, cette petite sculpture en bronze n'a rien à envier aux plus grandes. Datée entre 1860 et 1880, elle a été réalisée par l'artiste français Emmanuel Fremiet.

Les pattes arrières du petit rongeur sont posées à plat sur l'huître, tandis que ses pattes avant sont recroquevillées contre le haut de son corps. Mais que peut bien faire cette souris ? Assurément, elle se préparait à prendre un bon repas... juste avant que sa longue queue ne se retrouve coincée dans la coquille du mollusque ! Un petit air d'étonnement un léger embarras lui font dresser ses oreilles en arrière.

La précision du travail et le goût d'Emmanuel Fremiet pour les détails pittoresques transparaissent dans cette œuvre. Il reproduit avec minutie les animaux qu'il a pu observer dans la nature, sans se départir ici d'une petite note d'humour.

Notez que cette sculpture ne possède pas de socle, ce qui renforce l'impression du spectateur d'être en prise directe avec la réalité.





© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay



© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay

### Qui est l'artiste ?

Emmanuel Fremiet est né à Paris en 1824, mais il possède des origines bourguignonnes. Il prend ses premières leçons de dessin lorsqu'il est enfant avec une cousine, l'artiste peintre Sophie Rude, née Fremiet. Par la suite, le mari de cette dernière, le célèbre sculpteur François Rude, accueille Emmanuel Fremiet comme élève dans son atelier.

Accepté à l'école des Arts Décoratifs à l'âge de 13 ans, il parfait son apprentissage dans l'atelier de Jacques-Christophe Werner, peintre du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris. Il va d'ailleurs travailler pendant quatre années comme peintre d'Histoire Naturelle pour le Muséum et le Musée d'Anatomie comparée de la Faculté de Médecine.

Il débute au Salon en 1843 en présentant une œuvre en plâtre représentant une gazelle.

De 1875 à 1910, il est titulaire d'une chaire de professeur animalier au Muséum, succédant ainsi à Antoine-Louis Barye.

Mais Emmanuel Fremiet n'est pas qu'un sculpteur animalier : il est également l'auteur de la statue monumentale de l'Archange saint Michel terrassant le dragon, en cuivre doré, qui couronne la flèche du Mont-Saint-Michel.

## La représentation animalière au XIXe siècle

Le XIX<sup>e</sup> siècle apporte un nouveau regard sur le bestiaire réaliste. L'animal devient un sujet de prédilection pour de nombreux artistes, peintres et sculpteurs.

En France, les représentations animalières sont notamment la spécialité des sculpteurs Emmanuel Fremiet et Antoine-Louis Barye. Emmanuel Fremiet réalise des sujets variés qui se caractérisent par un goût du pittoresque allié à une recherche de précision.

Les artistes du XIX<sup>e</sup> siècle se tournent de plus en plus vers un bestiaire exotique, marquant ainsi leur intérêt pour l'Orient et ses sujets d'inspiration plus lointains.

Par exemple, Emmanuel Fremiet réalise un *Marabout tenant un caïman entre ses pattes* dont il présente une version en plâtre au Salon de 1850. Il existe deux exemplaires en bronze dans les collections du Musée des Beaux-Arts de Dijon, en modèles réduits par rapport à la version originale en plâtre.



© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay



© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay

## La collection de Dijon

Le musée des Beaux-Arts conserve de nombreuses œuvres d'Emmanuel Fremiet. Ayant reçu un don de 120 bronzes de la part de la famille Fauré-Fremiet en 1955, il s'agit aujourd'hui du plus grand fonds muséal pour cet artiste, comptant 149 sculptures, quelques 29 croquis et une aquarelle.

La sculpture d'Emmanuel Fremiet est souvent mise en relation avec celle de son contemporain, Antoine-Louis Barye. Les sculptures de ces deux artistes sont réunies au musée dans une vitrine dédiée à la sculpture animalière, en salle 38.





## Charles Lapicque, *Portrait d'un tigre*, 1961, peinture à l'huile sur toile

Ce tigre fait partie des portraits animaliers réalisés par Charles Lapicque dans les années 1960-61, alors qu'il fréquente nombre de parcs zoologiques et d'animaleries.

Comme pour la plupart des peintures de cet artiste, il est nécessaire de participer en tant que spectateur, d'observer attentivement l'œuvre afin de bien percevoir les formes. Lapicque a exercé le métier d'ingénieur avant de se consacrer entièrement à la peinture et il a longuement étudié l'optique. En tant qu'artiste, il s'adonne à des expérimentations plastiques sur la lumière, les effets chromatiques et la perspective.

Inspiré par les arts décoratifs, notamment le vitrail, les émaux et même des tapisseries médiévales, Charles Lapicque donne la primauté à la couleur. Il efface ici toute distinction entre le pelage rayé du félin et les bandes colorées à l'arrière-plan du tableau.

Le tigre est peint dans d'audacieuses couleurs chaudes, apposées en aplats, caractéristiques de l'esthétique de Lapicque. Seul le jeu habile des rayures brunes et violettes permet de faire la distinction entre la tête et le cou, ou encore les pattes croisées au premier plan.

À travers ces coloris très vifs caractéristiques de son œuvre, l'artiste renouvelle l'esthétique des thèmes traditionnels tels que le paysage, le monde animal ou la mythologie, comme dans *Diane et Actéon*, par exemple.

© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay  
© ADAGP, Paris 2020



SALLE 45



Charles Lapicque, *Diane et Actéon*, 1978, peinture acrylique sur toile,  
© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay  
© ADAGP, Paris 2020

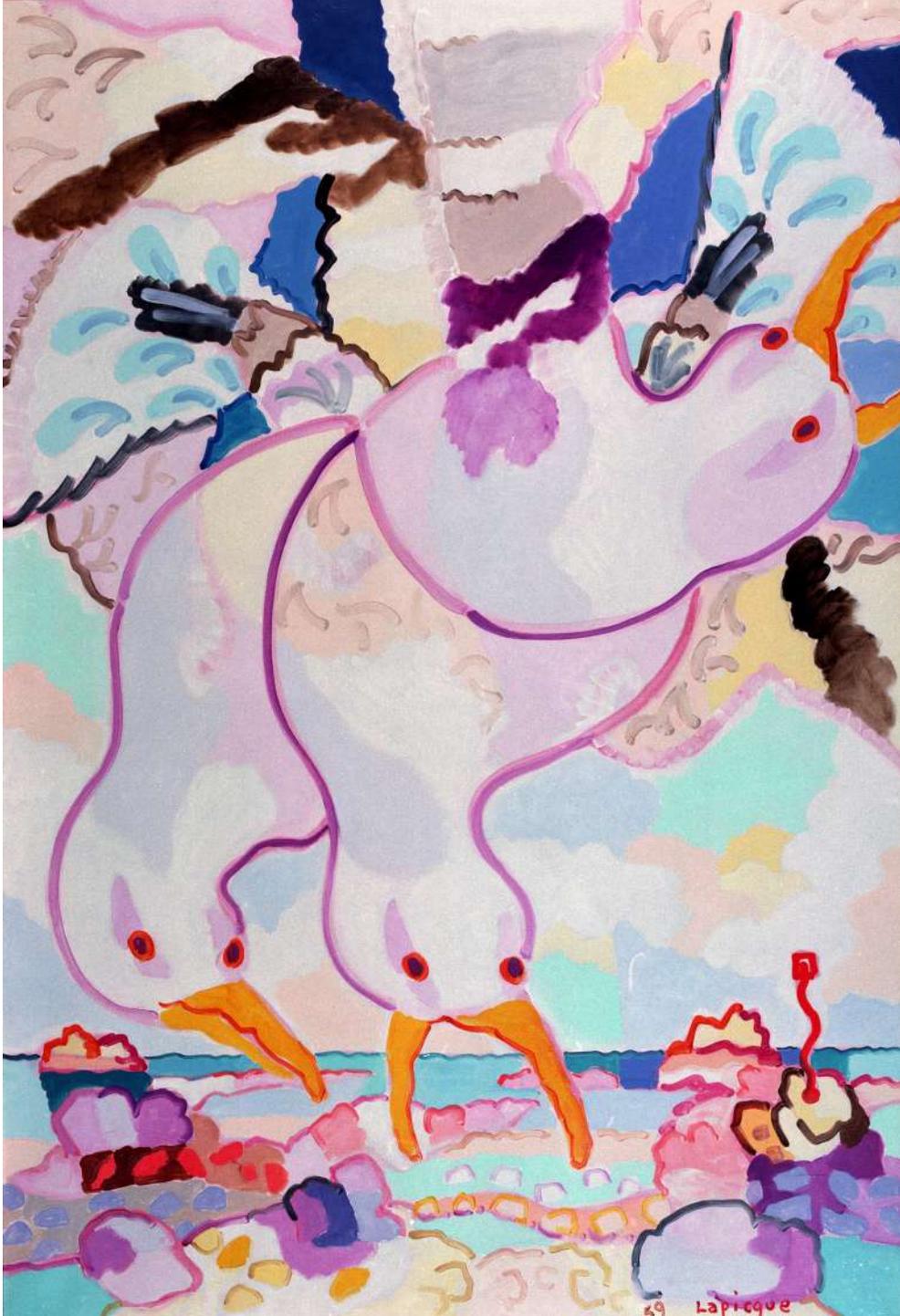
**Charles Lapicque**, né en 1898, est reconnu comme l'un des plus grands créateurs de son temps. Différentes distinctions, comme le prix Raoul Dufy obtenu en 1953 ou le prix national de peinture obtenu en 1979, témoignent de la reconnaissance de son talent par ses contemporains. Il reste toutefois difficile de le rattacher à un courant ou une école, tant Lapicque apparaît comme un artiste à part.

Ingénieur en énergie électrique, il reprend des études d'optique en école supérieure et écrit une thèse sur *L'optique de l'œil et de la vision des contours*.

Dans cette audacieuse composition, inspiré par l'art du vitrail, Lapicque dépeint une scène de chasse tirée de la mythologie grecque.

La déesse chasseresse Diane, dotée de son traditionnel arc et de ses flèches, poursuit Actéon. Le jeune homme a surpris la déesse en train de se baigner. Furieuse qu'il l'ait vue nue, Diane le transforme en cerf.

Actéon a beau tenter de s'enfuir, il finit dévoré par ses propres chiens.



D'autres peintures consacrées aux animaux offrent des tons plus pastels, comme les *Mouettes*.

Néanmoins, ces compositions sont presque toujours rehaussées de touches de couleurs vives et acidulées. Lapicque s'intéresse également aux qualités expressives des couleurs.

Les yeux rouges ainsi que les becs tranchants et oranges des mouettes traduisent ici l'agressivité légendaire de ces animaux. Représentées en vol, leurs têtes tournées dans des directions différentes, elles donnent une impression de mouvement désordonné.

Charles Lapicque, *Les Mouettes*, 1959, peinture à l'huile sur toile, © Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay  
© ADAGP, Paris 2020